Vous devez analyser les deux textes ci-dessous du point de vue de la thématique interculturelle afin de dégager les différences qui les séparent.

Vous pouvez vous référer aux TD 5 et TD6 pour répondre.

Pour faciliter votre analyse essayez de répondre aux questions suivantes :

1. **Comment se présentent les rapports culturels entre Vendredi et Robinson dans le texte 1 puis dans le texte 2 ? Quels sont les différences entre les deux textes du point de vue interculturel ?**
2. **Comment expliquez-vous ces différences dans le rapport à *l’Autre* dans les deux textes? (Se référer éventuellement au cours « Altérité »).**

**Bonne chance !**

**TEXTE 1**

*Robinson Crusoé, navigateur anglais et unique survivant d’un naufrage, vit seul dans une île déserte depuis des années. Un jour, il rencontre un jeune amérindien cannibale auquel il sauve la vie.*

En peu de temps je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler. D’abord je lui fis savoir que son nom serait *Vendredi*; c’était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l’appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m’appeler *maître*, à dire *oui* et *non*, et je lui appris ce que ces mots signifiaient. – Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre ; j’en bus le premier, j’y trempai mon pain et lui donnai un gâteau pour qu’il fît de même : il s’en accommoda aussitôt et me fit signe qu’il trouvait cela fort bon. (...)

Je demeurai là toute la nuit avec lui ; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre qu’il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements ; il parut charmé de cela, car il était absolument nu. Comme nous passions par le lieu où il avait enterré les deux hommes, il me le désigna exactement et me montra les marques qu’il avait faites pour le reconnaître, en me faisant signe que nous devrions les déterrer[[1]](#footnote-1) et les manger. Là-dessus je parus fort en colère ; je lui exprimai mon horreur en faisant comme si j’allais vomir à cette pensée, et je lui enjoignis[[2]](#footnote-2) de la main de passer outre, ce qu’il fit sur-le-champ avec une grande soumission. (...) Vendredi avait encore un violent appétit pour [la] chair [humaine], et son naturel était encore cannibale ; mais je lui montrai tant d’horreur à cette idée, à la moindre apparence de cet appétit, qu’il n’osa pas le découvrir : car je lui avais fait parfaitement comprendre que s’il le manifestait je le tuerais. (...)

J’étais enchanté de [mon nouveau compagnon], et je m’appliquais à lui enseigner à faire tout ce qui était propre à le rendre utile, adroit, entendu, mais surtout à me parler et à me comprendre, et je le trouvai le meilleur écolier qui fût jamais. Il était si gai, si constamment assidu et si content quand il pouvait m’entendre ou se faire entendre de moi, qu’il m’était vraiment agréable de causer avec lui. Alors ma vie commençait à être si douce que je me disais : si je n’avais pas à redouter les Sauvages, volontiers je demeurerais en ce lieu aussi longtemps que je vivrais.

**Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, 1719**

**TEXTE 2**

*Robinson Crusoé, navigateur anglais et unique survivant d’un naufrage, vit dans une île déserte en compagnie d’un amérindien auquel il a sauvé la vie quelques années auparavant****.***

Vendredi trouva moyen d’inventer un autre jeu, encore plus passionnant et plus curieux [...]. Un après-midi, il réveilla assez rudement Robinson qui faisait la sieste sous un eucalyptus. Il s’était fabriqué un déguisement dont Robinson ne comprit pas tout de suite le sens. Il avait enfermé ses jambes dans des guenilles nouées en pantalon. Une courte veste couvrait ses épaules. Il portait un chapeau de paille [...]. Mais surtout il s’était fait une fausse barbe en se collant des touffes de coton sur les joues.

* Sais-tu qui je suis ? demanda-t-il à Robinson en déambulant majestueusement devant lui.
* Non.
* Je suis Robinson Crusoé, de la ville d’York en Angleterre, le maître du sauvage Vendredi !
* Et moi alors, qui suis-je ? demanda Robinson stupéfait.
* Devine !

Robinson connaissait trop bien maintenant son compagnon pour ne pas comprendre à demi-mot ce qu’il voulait. Il se leva et disparut dans la forêt. Si Vendredi était Robinson, le Robinson de jadis, maître de l’esclave Vendredi, il ne restait à Robinson qu’à devenir Vendredi, le
Vendredi esclave d’autrefois. [...] Il se frotta le visage et le corps avec du jus de noix pour se brunir, et s’attacha autour de ses reins le pagne[[3]](#footnote-3) de cuir des Araucans[[4]](#footnote-4) que portait Vendredi le jour où il débarqua dans l’île. Puis il se présenta à Vendredi et lui dit :

* Voilà, je suis Vendredi !

Alors Vendredi s’efforça de faire de longues phrases dans son meilleur anglais, et Robinson lui répondit avec les quelques mots d’araucan qu’il avait appris du temps que Vendredi ne parlait pas du tout l’anglais.

[...] Ils jouèrent souvent à ce jeu. C’était toujours Vendredi qui en donnait le signal. Dès qu’il apparaissait avec sa fausse barbe et son ombrelle, Robinson comprenait qu’il avait en face de lui Robinson, et que lui-même devait jouer le rôle de Vendredi. Ils ne jouaient d’ailleurs jamais des scènes inventées, mais seulement des épisodes de leur vie passée, alors que Vendredi était un esclave apeuré et Robinson un maître exigeant. Robinson avait compris que ce jeu faisait du bien à Vendredi parce qu’il le libérait du mauvais souvenir qu’il gardait de sa vie d’esclave. Mais à lui aussi Robinson, ce jeu faisait du bien, parce qu’il avait toujours un peu de remords de son passé de gouverneur et de général.

 **Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, 1967.**

1. Déterrer : sortir de terre, exhumer. [↑](#footnote-ref-1)
2. Enjoindre : ordonner, conseiller, recommander avec insistance. [↑](#footnote-ref-2)
3. **Pagne**: Morceau d’étoffe ou de matière végétale tressée, drapé autour de la taille et couvrant des hanches aux cuisses. [↑](#footnote-ref-3)
4. **Araucans** : Peuple amérindien d’Amérique du Sud. [↑](#footnote-ref-4)